

Nouvelles

Un florilège d'anniversaires
Volume 5, Number 4, Winter 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7563ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)
1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(1990). Nouvelles. *Cap-aux-Diamants*, 5 (4), 70-71.

Les programmes d'histoire au secondaire

Certains se plaignent du peu de connaissances qu'ont les diplômés du cours secondaire en histoire québécoise et canadienne. La discrète évaluation des programmes réalisée l'an dernier par le ministère de l'Éducation fournit quelques explications intéressantes sur le phénomène. Elle confirme également un certain double langage à la mode dans le monde de l'éducation, un milieu qui a tendance à nier ses faiblesses. Les résultats obtenus par les élèves lors d'un contrôle réalisé auprès d'un échantillon de 184 élèves *« contredisent les données recueillies chez les agentes et agents d'éducation »*, nous dit le rapport du ministère. Autrement dit, la satisfaction relative des enseignants ne se traduit pas par des résultats concrets à l'heure de l'évaluation.

Les jeunes de la 4^e secondaire, année où se donne le seul cours d'histoire du Québec et du Canada, semblent bien connaître la Nouvelle-France, selon l'examen-synthèse. Mais la Conquête leur cause déjà des problèmes dus, selon les analystes, à la complexité des items retenus pour le contrôle. Les débuts du système parlementaire, de leur côté, semblent du chinois pour les adolescents: *« la non-maîtrise des contenus est évidente, constatent les examinateurs. Une proportion importante d'élèves montre une méconnaissance totale du sens et de la portée du rapport Durham, de la responsabilité ministérielle, du traité de réciprocité et des politiques protectionniste et libre-échangiste de l'Angleterre »*.

Inutile d'élaborer sur les difficultés de bien comprendre le sens de la Confédération, que l'ignorance des antécédents empêche de saisir. Le Québec contemporain fait également figure de parent pauvre, dans ce triste dossier, alors que les résultats atteignent à peine la moitié de la note attendue, soit 36 pour cent au lieu de 66 pour cent. Il est vrai que tout près de la moitié des enseignants avouent n'avoir pas eu le temps d'enseigner plus de 90 pour cent du programme prévu par le ministère. Doit-on comprendre que 50 pour cent des jeunes Québécois quittent l'école secondaire sans avoir entendu parler de la Révolution tranquille? Comment peuvent-ils alors songer à intégrer les jeunes immigrants si personne ne leur apprend jamais une période aussi cruciale de notre évolution?

Les auteurs de l'évaluation constatent que plus de 80 pour cent des enseignants et des conseillers pédagogiques se montrent enthousiastes envers le programme actuel d'enseignement de l'histoire, ce qui ne corrige en rien *« les piètres performances des élèves »*. Source: *Histoire du Québec et du Canada*, 4^e année du secondaire. Évaluation des programmes d'études. Direction générale de l'évaluation et des ressources didactiques, direction du développement de l'évaluation. Ministère des l'Éducation, Québec, 1988.

La bonne recette

Aux États-Unis, comme au Canada d'ailleurs, les livres de recettes sont à la mode. Chez nos voisins du sud, une historienne de l'alimentation vient tout juste de traduire en anglais un précis culinaire publié initialement en hollandais au XVII^e siècle. Grâce à cet ouvrage et aux recherches de l'historienne Peter G. Rose, les Américains pourront découvrir l'importante dette culinaire de leur pays envers les Hollandais qui, au XVII^e siècle, colonisèrent par dizaine de milliers la région de New York, à l'époque où la ville s'appelait encore New Amsterdam.

Depuis quelques années, les recherches de cette historienne, également immigrante hollandaise, ont conduit des douzaines de fois dans la vallée de la rivière Hudson pour examiner des livres de recettes et manuscrits oubliés depuis fort longtemps.

Ses travaux l'amènent à la conclusion que les Hollandais de cette époque se nourrissaient bien. Leur diète, très variée, comportait divers mets composés de salades, poissons et volailles. Leur menu offrait, en outre, un imposant choix de gâteaux et pâtisseries.

L'historienne estime également que plusieurs habitudes alimentaires des Américains d'aujourd'hui ont été introduites par les Hollandais, tels les crêpes, pretzels, salade de choux, gaufres et beignes. (*New York Times*, 13 septembre 1989).

Surenchère dans les musées

Le Parti travailliste de Grande-Bretagne, qui se penche actuellement sur la nouvelle culture nationale, vient tout juste de déposer son rapport intérimaire sur l'enseignement de l'histoire.

Si certaines des idées qu'il préconise, comme le fait que l'histoire britannique devrait occuper une place centrale dans la formation, peuvent paraître dépassées, les auteurs se demandent toutefois si la rugosité d'un lainage, l'odeur d'une étable, le goût de la nourriture cuite dans la cheminée peuvent susciter des images aussi puissantes dans l'imagination que l'écriture ou la langue parlée.

La réponse à cette question pave la voie à ceux qui œuvrent en muséologie. Les musées actuels tentent d'attirer les mécènes et collectionneurs par tous les moyens possibles, mais ils rivalisent également dans leurs façons de susciter l'intérêt des visiteurs. Les présentations traditionnelles dans des montres statiques semblent avoir perdu leur charme d'antan; c'est pourquoi le visiteur qui se rend à Londres aujourd'hui peut choisir de visiter un abri anti-bombe de la Seconde Guerre mondiale, d'entrer dans un égoût de l'époque victorienne, d'assister à un tremblement de terre, de se retrouver dans le grand feu de Londres ou de retourner dans le foetus.

De plus, l'énorme succès commercial remporté par le centre Jorvik, dans la ville de York, où les visiteurs se promènent à travers les rues d'une cité viking, a incité plusieurs autres villes à les imiter. Ainsi, il est possible de revivre l'épopée des croisades à Winchester, de parcourir les forêts de Robin Hood à Nottingham, de vivre l'aventure dans les montagnes blanches à Dover et de partager la vie des contrebandiers à Hastings.

Cette tendance a débuté au milieu des années 1970 par la présentation d'une exposition sur un tremblement de terre par le Musée géologique. Peu de temps après, le Musée d'histoire naturelle répliquait par la simulation d'une gigantesque cavité fœtale dans laquelle on pouvait entendre les battements d'un cœur maternel.

Aujourd'hui, les expériences sont encore plus sophistiquées. Récemment, le Musée impérial de la guerre recréait l'atmosphère d'une attaque aérienne dans un abri souterrain. Les visiteurs assistent à une explosion, à proximité, qui secoue violemment l'abri tant et si bien qu'au terme de l'expérience, ils se retrouvent dans une rue bombardée. L'expérience est à ce point véridique qu'un homme en larmes a été retrouvé à l'intérieur de l'abri.

Pour plusieurs, l'intérêt de poursuivre les expériences dans cette direction paraît contestable. Les promoteurs insistent sur la nécessité pour les musées de se tenir à jour. Les opposants rétorquent que ce type d'exposition met l'accent sur la passivité de la génération de la télévision, qu'il ignore les ressources de l'imagination et que sa fonction première est d'amuser au lieu d'informer. Certes le débat n'est pas nouveau et il n'est pas près de se conclure. (*The Economist*, 19 août 1989).

Année 1997: Professeurs demandés

Selon l'étude la plus complète jamais entreprise sur le marché de l'emploi dans l'enseignement universitaire aux États-Unis, les universités et collèges américains s'apprentent à faire face à un problème majeur de main d'œuvre au cours des prochaines années.

Contrairement à l'opinion reçue, cette étude, rendue publique le 12 septembre dernier, démontre que la crise frappera surtout les humanités et les sciences sociales. De plus, la situation résultera davantage de l'augmentation des clientèles qu'aux retraites anticipées du personnel enseignant.

Le co-auteur du rapport et président de l'université de Princeton, William G. Bowen, estime en outre qu'il faudrait doubler la production de doctorats dans les sciences humaines et sociales pour enrayer le problème. Cette recherche fournit en outre les premières données statistiques sur ce phénomène que les universitaires américains anticipent depuis trois ans.

Intitulée *Prospects for Faculty in the Arts and Sciences: A Study of Factors Affecting Demand And Supply 1987-2012*, cette étude vient d'être publiée aux presses de l'université de Princeton. Elle révèle également que, pour les années 1987-1992, chaque poste d'enseignant disponible pourra être comblé par 1.6 candidat, mais à compter de 1997, le ratio sera inversé et il y

aura moins d'un finissant disponible (.83) pour chaque poste à pourvoir. Dans les humanités et les sciences sociales, ce ratio s'établira alors à .71. (*New York Times*, 13 septembre 1989).

Histoire et censure

Pour une troisième fois, le professeur et historien japonais Saburo Ienaga vient d'être débouté par le Tribunal de Tokyo dans sa lutte contre la censure exercée par l'État dans le contenu des manuels d'histoire. Tout en reconnaissant que le ministère de l'Éducation a abusé de son autorité dans un des cas soumis, le tribunal a estimé que l'État a eu raison d'exiger des modifications à certaines interprétations touchant, entre autres, l'épisode du massacre de Nankin par l'armée japonaise en 1937.

Ainsi, le passage où Ienaga soutenait que «*l'armée impériale tua de nombreux soldats et civils chinois juste après avoir occupé la ville*» a été modifié pour devenir : «*Beaucoup de soldats et de civils périrent dans le chaos*». Refusant de se prononcer sur le fond, le tribunal a estimé que les manuels destinés aux enfants doivent obéir à «*une certaine norme (...) assurant la neutralité du contenu. Le principe de liberté de la pensée académique ne s'applique pas dans leur cas*».

Hormis l'opposition de quelques courageux, comme Saburo Ienaga, l'«orthodoxie» historique du ministère de l'Éduca-

tion japonais tend à s'imposer de plus en plus. Ainsi, sur dix-neuf manuels publiés en 1989, un seul évoque le massacre de Nankin. Au Japon, le gouvernement intervient ainsi dans le contenu des manuels scolaires depuis le milieu des années 50, estimant que les auteurs présentaient une vision trop gauchisante de l'histoire nationale. (*Le Monde*, 7 octobre 1989).

Les Américains et la culture

Selon un récent sondage Gallup, publié au début du mois d'octobre et commandité par la Fondation nationale pour les humanités, la majorité de jeunes Américains ignorent les événements majeurs de l'histoire et de la littérature.

L'enquête, réalisée dans 67 universités américaines, révèle que plus de la moitié des étudiants ignorent tout de la Magna Carta et ne peuvent dater convenablement les guerres de Sécession ou de Corée. Un quart des étudiants interrogés croient que Christophe Colomb a découvert l'Amérique après 1500.

Un étudiant sur quatre est incapable de distinguer entre une citation de Karl Marx et un article de la Constitution américaine. Près de la moitié ont identifié le général de La Fayette, ou même Napoléon (5 pour cent), au lieu d'Alexis de Tocqueville, l'Européen qui a visité les États-Unis et écrit *La démocratie en Amérique*. (AFP. Washington)

Un succès sur toute la ligne

Les 21, 22 et 23 septembre 1989, *Cap-aux-Diamants* tenait sa première grande rencontre sur un sujet d'histoire. Le thème de cette année portait sur les retombées québécoises de la Révolution française. L'événement a remporté un succès remarquable.

Plus de 250 personnes assistaient à la soirée d'ouverture au Musée de la civilisation.

Au cours du banquet composé de mets inspirés de recettes du XVIII^e siècle, plusieurs prix de grande valeur furent remis aux par-

ticipants dont le grand prix de présence offert par le bijoutier orfèvre Michel Zimmermann. ♦

Alyne LeBel



Lors de la soirée d'ouverture au Musée de la civilisation, la foule écoute attentivement le concert donné par les petits chanteurs de la Maîtrise de Québec. (Photo: Jean-Stéphane Bergeron)



Dans l'ordre habituel, le gagnant du grand prix de présence, Jacques Lacaille, en compagnie de son amie et du bijoutier Michel Zimmermann. (Photo: Jean-Stéphane Bergeron)